Gérard Imbert

L'Ombre du père



Gérard Imbert

L'Ombre du père

© Gérard Imbert, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1799-8

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux deux Armand, *in memoriam*

À ma fille, pour qu'elle sache…
À Sylvie, pour sa patience et ses relectures impitoyables !
À Noa et Ada pour qu'elles transmettent.

« Celui qui hait sa famille, même pour les meilleurs motifs, finira par se haïr »
Amélie Nothomb

I. La tendresse

Il était sans histoire, comme on dit – un homme simple, une vie ordinaire, sans beaucoup de reliefs mais d'une grande humanité, sans la profondeur d'un passé, d'un *avant* qui pût le rattacher à une histoire, tout en surface mais débordant d'une infinie tendresse.

Je l'ai aimé sans trop savoir pourquoi, sans bien cerner son caractère. Il était, sans plus, il était pour moi seul, exclusivement, comme un privilège tombé du ciel, venu d'une planète étrange qui flottait dans le temps, une planète où les hommes sont seuls, irrémédiablement, sans le secours d'une manne divine. Je percevais en lui une fragilité, je ne savais à quoi l'attribuer, je le sentais, cela me suffisait. J'avais un père mais je ne connaissais pas la personne.

En somme, tout part du Père et y revient sans cesse, tout part de lui, ou plutôt de son absence. C'est elle qui m'a marqué, c'est elle qui m'a guidé aussi. On est touché par quelqu'un comme on est touché par la grâce, sans retour, sans remède.

Toute ma vie, j'ai refait la sienne, autrement, j'ai suivi ses traces en détournant les pas, j'ai imité ses gestes tout en les faisant miens, j'ai voulu être lui sans m'en rendre compte, tout en cherchant à être un autre. Ce père chéri, ce père béni ? Trop aimé, non, trop aimant…

J'ai pâti de ses silences, je les ai subis, détestés, mais les ai partagés aussi. Peut-on aimer une personne sans la connaître vraiment ? Qu'est-ce que communiquer ? Avec lui, ce n'était pas parler, c'était simplement être ensemble, partager l'instant, le présent le plus éphémère, sans rien savoir du passé ni aborder l'avenir.

Il donnait l'impression de ne plus être là tout à fait, de s'être absenté du monde depuis longtemps à force d'avoir été trimballé au gré des circonstances – de maison en maison, de pays en pays, de dépendre du vouloir des autres, de ses parents surtout, comme s'il avait été empêché d'être lui ou clairement n'en avait pas eu le temps, à moins qu'il ne s'y soit pas autorisé lui-même...

Il n'était pas de ces pères qui racontent leur vie, ont la nostalgie du passé – le passé, il n'en parlait guère, comme s'il n'en avait pas eu, de ces géniteurs qui prêchent, font des leçons de morale à l'emporte-pièce, n'ont pour leurs rejetons que l'avenir à la bouche, une belle carrière, un futur radieux. Cela aurait pu ressembler à du désintérêt. Non, c'était une forme de confiance tranquille, sa

façon à lui de croire en l'autre, de le respecter. Je ne le voyais pas non plus comme une fuite ou un désistement. Il semblait pressentir que j'allais faire quelque chose de ma vie, peut-être mieux que ce qu'il avait fait de la sienne. Je sentais confusément qu'il y mettait de l'espoir. J'avais l'intuition que cela représentait un enjeu, peut-être même un défi à relever, plus tard une dette à éponger.

Le temps a passé, je suis moi-même devenu vieux, plus vieux que lui qui quitta l'existence si jeune, et je m'interroge sur son passé, son enfance surtout. Est-ce l'énigme qu'a été ce père qui me tourmente, celle de cette famille avec ses secrets, ses trous noirs, qui m'obsède, ou l'énigme que je suis, sans plus ? Je ne peux m'empêcher de penser que moi, c'est lui, encore aujourd'hui, que je lui dois beaucoup, que je lui demande trop, que j'ai trop attendu de lui.

Qu'est-ce qui fait l'humanité d'un père, son autorité ou sa faiblesse, sa toute-puissance ou son attachement, ses illusions perdues ou sa capacité de s'adapter au présent, d'y faire son trou, de se réaliser à sa façon ? C'est cette leçon que j'ai gardée de lui et qui, au fur et à mesure que le temps m'éloigne de sa personne, me rapproche de lui.

Après tout, le Père, c'est toujours trop ou pas assez…

Et la transmission, qu'est-ce que c'est ? Des paroles sentencieuses et creuses ou des choses à demi-mots, profondément sentis ? Des modèles rigides ou l'image d'un homme qui s'efforce de l'être, tout simplement, honnêtement, ne se trompe pas soi-même, n'abuse pas les autres ?

Sans le prétendre, il m'a beaucoup donné, généreusement, mais que m'a-t-il réellement transmis ? L'exemple d'un homme sans prétention, qui vécut sans faire de bruit et qui pourtant avait une part voilée, de la douleur quelque part, cachée. Que ne me l'a-t-il communiquée ?

La complicité – car il y en avait, et beaucoup, c'étaient des moments brefs, furtifs, volés sur le temps familial (très normé), les obligations sociales (il y en avait de moins en moins), le travail surtout (une existence laborieuse). L'accompagner, c'était déjà, sinon communiquer, être en partage…

Cinquante ans après sa disparition, à l'aube de ma finitude, son souvenir m'émeut encore et je me tourne vers lui.

Il pouvait aussi être jovial. Il s'entendait bien avec son frère cadet, une forte solidarité les unissait, qui devait remonter à l'enfance mais dont je n'appréhendais pas bien les contours. Lors des grands déjeuners en famille, ils faisaient quelquefois leur numéro de pitres, mimaient des personnages insolites

ou donnaient vie et relief à des scènes banales : une vieille femme presque aveugle cousant à la tombée de la nuit, cherchant désespérément le chat de l'aiguille, un homme distrait qui luttait avec les objets, dépassé par les situations, entre le petit Charlot et le grand Buster Keaton. Des hommes qui faisaient de la pantomime, ce n'était pas banal alors. Ces numéros me fascinaient car, entraîné par son frère, soudain il était autre, un homme plein d'humour, drôle dans son ingénuité, aimant séduire. Il se libérait alors d'un carcan invisible. Pour le nouvel an, lorsque venaient des amis plus jeunes, il arrivait qu'il se déguise pour présenter le menu ou offrir une bouteille d'un bon cru. En somme, il aimait le monde tout en s'en étant retiré. Il y revenait en certaines occasions. Il ne fallait pas que ce soit trop.

Je n'ai guère connu ce père, il appartenait à une autre époque, plus fastueuse, révolue.

Père était débonnaire, mais un peu sauvage. En rien protocolaire, il n'aimait pas les salamalecs, se prêtait de mauvaise grâce aux mondanités, se retirait quelquefois lorsque les visites s'attardaient trop.

Père était tendre, c'est sûr, il savait aimer à sa façon, rare en ces temps.

Il était affectueux avec son entourage – tout le monde lui reconnaissait cette qualité, il adoptait les belles-filles qui venaient augmenter la famille, les appelant « fifille », adorait son neveu et sa nièce, plus tard ses petits-enfants, savait jouer avec les petits, peut-être comme on l'avait fait avec lui enfant.

En dehors de la famille, on le disait bon, il était curieux des autres, protégeait les ouvriers de l'autorité de mon grand-père, les assistait dans leurs démarches administratives, ce qui lui valait des présents en nature (volailles vivantes, œufs frais), sans compter les rations de *harira* pendant le ramadan dont chacun voulait l'honorer.

Le matin, il vient te réveiller à coups de baisers répétés et un peu collants sur le front qui ne peuvent que t'attendrir enfant, d'autant plus que tu as du mal à te lever et cela t'aide. C'est comme une potion magique qui, dans ton demi sommeil, te requinque, te donne du baume au cœur pour la journée qui commence. Avec le temps, cela devient un embarras : comment mettre un terme à ce rituel auquel il tient tant sans trop le blesser !? Arrivé à l'âge de raison, tu trouves cette parade pour t'affranchir d'une si douce servitude qui ne peut cependant perdurer : à peine l'as-tu entendu s'approcher de la porte que tu te lèves d'un bond. C'est de ce jour que tu deviens matinal. Un peu décontenancé le premier jour, il trouve un joli substitut, il te salue dès lors d'un tout aussi

aimable quoique moins poisseux : « Bonjour fiston ! ». Le « fiston » s'appliquera par la suite à toutes sortes de situations, il t'enchante. Il t'accompagnera longtemps, toujours enrobé d'affection.

Jamais tu n'oublieras cette tendresse paternelle qui contraste avec les autres figures masculines de la famille, plutôt froides et autoritaires.

Il y a de la tendresse jusque dans sa fantaisie. Il a le don d'inventer des surnoms. Il appelle ton cousin Marcel : « Titus Marcellus primus ». Sans être pour autant sacré empereur, tu as le privilège de te voir attribuer divers sobriquets, selon les circonstances et la verve du jour.

Tu t'en veux aujourd'hui de les avoir oubliés, sauf celui-ci par lequel il te définissait à merveille dans ton entièreté : « Le bousier mondain » ! Tout à tes aventures d'enfant indépendant, tu as en effet l'art de farfouiller dans la terre à la recherche d'on ne sait quel trésor, de t'enfoncer dans les broussailles, de grimper aux arbres et, en fin de journée, de ressortir de tes explorations souillon comme pas deux, les cheveux ébouriffés, la chemise sortant du pantalon lui-même en bataille ! Qu'à cela ne tienne, un bon bain, des tartines de gomina sur les cheveux, une raie tirée au cordeau, une chemise en tergal qui chasse le moindre faux-pli, font de toi un homme neuf prêt à sacrifier à toutes les mondanités…

Tu as très peu de photos avec lui. L'une d'elle t'émeut tout particulièrement. Vous êtes rue de l'Horloge, près de la Place de France à Casablanca, années cinquante. On vient y faire ses courses. Il y a là des arcades qui donnent un peu de fraîcheur aux promenades. Un photographe ambulant guette les passants, trois générations ont été surprises in fraganti *dans des poses différentes : bras dessus-bras dessous pour les jeunes couples, les fiancés se tenant respectueusement par la main, les enfants accompagnant sagement leurs parents. Sur le cliché, tu dois avoir quatre ans : petit bonhomme, tu tiens fièrement la main de ton grand papa qui de l'autre porte un couffin en doum aux multiples couleurs, comme ceux qu'utilisent les fatmas : visiblement vous allez faire les courses au marché – c'est insolite pour un homme à l'époque et surprenant car ton père ne cuisinait guère, il est jeune, la quarantaine, mince, le costume élégant, la cravate de circonstance, ce doit être dimanche.*

Tu n'as pas le souvenir de l'avoir connu ainsi.

Je l'ai toujours connu ventripotent.

Exit les journées de sport dans son club à s'entraîner à la course à pied, les

longueurs dans la piscine Othlieb de Casa, la plus grande du monde – qui fut la fierté de la ville dans les années trente avec ses trois bassins de 480 mètres sur 75, les randonnées à bicyclette avec ses copains marocains à travers les grandes forêts d'eucalyptus, les dimanches sans fin sur les plages des alentours de la ville où ils plantaient la *guitoune* et simulaient des combats héroïques, lançaient le javelot, se déguisaient en bédouins et grimpaient aux arbres en singeant Tarzan. Des loisirs simples et sains de jeunes gens peu fortunés qui n'avaient que la nature pour se distraire et leurs mythologies d'adolescents pour s'amuser…

Sur une de ses photos de jeunesse, il pose en garçon sage, en marinière et pantalon à pattes d'éléphant, les mains derrière le dos, dans une attitude nonchalante, une ébauche de sourire aux lèvres. Il doit avoir tout juste vingt ans. Il a l'air heureux, non pas un grand bonheur absolu, un bonheur modeste, au jour le jour. Il n'en perd pas pour autant le souci de l'étude. L'enfant sage sait être appliqué comme sur ce cliché où, vêtu d'une chemisette blanche cintrée, assis droit sur une chaise, les jambes croisées, devant son meuble-lit cosi, il tient un livre à la main, l'air concentré mais le regard vague, un peu absent. Il a écrit au dos : « Le penseur »…

Enfant, puis adolescent, tu lui ressembles indéniablement.

Je n'ai de mon père que de brèves réminiscences – un kaléidoscope d'images figées – et pour autant son souvenir est présent. Je le revois me conduisant en voiture au Lycée avant que je n'aie un vélomoteur, mâchonnant son gros cigare, la plupart du temps éteint ; ou en été avec son short anglais kaki qui lui tombait jusqu'aux genoux et le faisait ressembler à un Zouave ; son débardeur blanc en coton ; ses costumes du dimanche dans lesquels il paraissait engoncé ; sortant de l'eau où il avait passé des heures avec son masque et son fusil sous-marin ; ce tic consistant à appuyer deux fois le pouce sur l'abdomen, en signe de satisfaction ou de doute ; sa ferveur lorsqu'il m'emmenait voir des corridas, dont il était fin connaisseur ; son excitation au catch ; son agitation lors des matchs de foot à la télé ; ses trépignements lorsque le déjeuner se faisait attendre (il était lève-tôt) ; sa satisfaction après un bon repas (il aimait ripailler) et surtout… ses gestes d'affection.

J'arrête là cette liste qui dit beaucoup pour moi et pourrait être interminable. Ce sont des flashs, aux fulgurances de rêve, des impressions plus que des souvenirs, c'est lui dans ce qu'il avait d'insaisissable.

II. Les silences

L’autre te dit :

Tu idéalises, tu le sanctifies. Il n’était pas toujours ainsi. Il avait quelquefois des impatiences, des emportements, voire des colères (contre toi jamais, il y avait entre vous une sorte de pacte d’affection). Sans doute n’était-il pas parfait, mais tu le voulais tel et tel tu voudrais le fixer dans le souvenir. Mais qu’est-ce que vraiment le souvenir, faire revivre ou encore réinventer ?

Parfois tu te demandes si c’est de lui ou de toi dont tu parles. Il y a des parallélismes vertigineux, des différences notables aussi, de parcours, d’intérêts. Jamais tu n’as cru lui ressembler et pourtant… Longtemps tu voulus te démarquer, être unique, différent, et plus que jamais tu sens une filiation, quelque chose qui déborde les intentions, fait fi du conscient, enjambe les générations.

Tu as un frère, de sept ans ton aîné, qui connut la prospérité de la famille – l’époque des splendeurs, comme tu l’appelles, un frère problématique, rebelle qui, lorsque tu entrais dans l’adolescence, menait déjà sa vie, turbulente, qui resta pour toi, longtemps, un inconnu. Cela te rapprocha encore plus de ton père, comme si tu l’avais eu pour toi désormais, sans partage, ce qui n’arrangea pas les relations entre le père et l’aîné, déjà difficiles.

Impression de toujours l’avoir connu vieux, déclinant, soucieux, rongé par l’angoisse, surtout lorsque les affaires de ton grand-père espagnol auquel il était associé commencèrent à péricliter, qu’il fallut fermer le négoce d’élevage au Maroc après l’Indépendance, en 1956 (ironie du sort, c’était un élevage de cochons !).

Père mourut à soixante-deux ans, abimé, usé par les soucis. On aurait dit un vieillard. Longtemps je crus que je ne dépasserais pas son âge. Comme un signe précurseur, je fus frappé par un cancer à soixante ans. Je le surmontai. Quinze ans ont passé, je me considère en sursis, heureux de l’être, sine die !

S’était-t-il réellement appartenu ou n’était-il qu’une pièce rapportée, à la merci du bon vouloir des autres ? Dans sa jeunesse, il avait entrepris des études de droit. Il n’avait d’autre ambition que d’être fonctionnaire. À la mort de son père, il n’avait que vingt-trois ans. Sa mère n’ayant jamais envisagé de travailler, il dut lui-même subvenir aux besoins de celle-ci et de son frère cadet. Il fut toujours